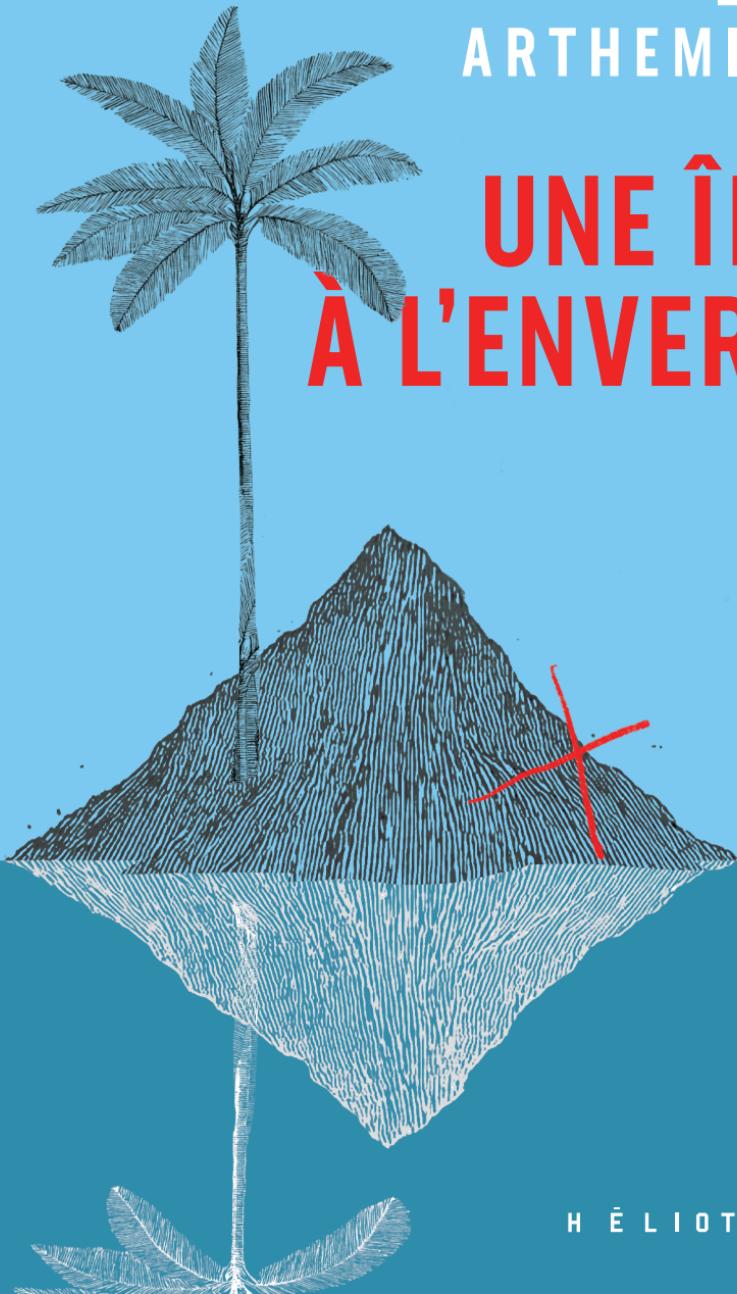


LÉA
ARTHEMISE

UNE ÎLE
À L'ENVERS



HÉLIOTROPE

DE LA MÊME AUTRICE

Un grondement féroce, Montréal, Héliotrope, 2022.

Question de géométrie, Liana Levi, 2016.

La Flémingyte aiguë, Kyklos, 2011.

Léa Arthemise

UNE ÎLE À L'ENVERS

HÉLIOTROPE
ROMAN

Maquette de couverture et photo: Antoine Fortin
Maquette intérieure et mise en pages: Yolande Martel

Données de catalogage disponibles

ISBN 978-2-89822-227-6

Dépôt légal: 1^{er} trimestre 2026

Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

© Héliotrope, 2026

Héliotrope reconnaît l'appui financier du gouvernement du Canada. |  Canada
Héliotrope remercie le Conseil des arts du Canada et la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC) de leur soutien.
Héliotrope bénéficie du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du gouvernement du Québec, géré par la SODEC.

IMPRIMÉ AU CANADA

*À ma grand-mère
À mon grand-père
Aux chasseurs de trésors*

PROLOGUE

J'ai dit que je n'avais quasiment jamais coupé des scènes entières. C'est la règle, mais je dois citer l'exception la plus évidente : j'ai coupé toutes les apparitions des dieux.

ALESSANDRO BARICCO
(Introduction de son
adaptation moderne de l'*Iliade*)

Peu importe, au fond, que ce récit soit véritable. Certains y croient à s'en crever les yeux et cela suffit amplement. Cette histoire prend forme sur un petit mamelon de roche balayé par le vent, au milieu d'un océan lointain. On raconte qu'elle est née bien avant les premiers humains. On dit qu'elle s'est posée sur les lèvres craquelées des premiers colons, des mutins aux pieds lourds, abandonnés par leurs pairs sur ce tas de cailloux coupants pour y crever. On relate que l'histoire, par la suite, s'est agrippée à leurs corps vaincus. Elle a bercé les songes dérangés des mutins jusqu'à leur

amnistie, l'arrivée des premières filles perdues et l'établissement d'une colonie. Alors, elle a prospéré, sauté comme un essaim de puces voraces de génération en génération sur les ponts des navires marchands, dans les cales des négriers, sur les bottes des pirates et les plumes des poètes. L'histoire a cette capacité sournoise de s'infiltrer n'importe où. Elle colonise les orifices, rampe dans les viscères, nourrit les intrigues et rejайлlit sous forme de révolte. Elle guide les pas furieux des esclaves marrons et des chasseurs de Noirs. Elle vire de bord, retourne sa veste, se hisse sur la pointe des pieds, jusqu'aux hauteurs du volcan. Elle s'imagine les guerres poindre par-delà les nuages épais. Elle entend bruisser les signatures au bas des traités. Elle redescend en sautillant, trouvant des accroches sur des racines enlacées comme des noeuds de marin, frôlant une pierre affûtée comme un canif, griffant l'écorce des arbres dont les ombrages rivalisent avec les nef des plus belles cathédrales. Au bout de sa petite terre, le ciel accouche de milliers de paillettes sur l'océan. Pendant ce temps, le monde se construit ailleurs. Les grandes puissances se partagent des pays, sectionnent des territoires au hachoir et les découpent en ce qui ressemble à des circonscriptions électorales. Et cette île malheureuse située au nord du tropique du Capricorne, cet amoncellement de rocallle rudoyé par le soleil et les

cyclones, refuge opportun des enfants pirates, des filles perdues et des poètes maudits, sort du système colonial et devient un département français.

||

LA GENÈSE

Or, au plus profond de lui-même, le colonisé ne reconnaît aucune instance. Il est dominé, mais non domestiqué. [...] Il attend patiemment que le colon relâche sa vigilance pour lui sauter dessus. Dans ses muscles, le colonisé est toujours en attente.

FRANTZ FANON, *Les damnés de la terre*

LÉONE, JO ET L'HISTORIEN

Il est dit que Léone est née sur un matelas de paille, dans un quartier de l'est de Saint-Denis, la capitale administrative de l'île de La Réunion. Elle est la quatrième fille d'une famille de femmes, car tous les hommes, jusqu'au dernier, ont péri en mer. Léone n'aime pas l'océan ni les marins. Elle déteste le soleil aussi, les litchis et les messes du dimanche. Elle rote. Elle crache. Elle montre les dents comme un animal. Quand on lui demande de se tenir droite, elle courbe le dos. Quand on lui ordonne de se taire, elle jure à genoux dans la chapelle de Dieu. Et si par malheur vous lui tournez le dos, elle bondit et s'accroche à votre cou comme un petit singe. Seuls les coups de bâton des bonnes sœurs lui arrachent des *amen*. On dit qu'elle pète comme le *piman*. Que sa voix est une pluie sale qui picore les plaies à vif. Qu'elle s'exprime dans un français de malin, celui des blancs colons. Alors on siffle qu'elle est le *diab*. Elle est belle comme un *diab*, ça oui, avec sa peau couleur terre brûlée et ses yeux, petits bijoux qu'on a envie d'attraper et de garder pour soi.

Chez les sœurs de la congrégation des Filles de Marie de Dieu, Léone vit surtout la nuit. Et à la tombée du ciel, pour la suivre, il faut savoir marcher vite. Pas avoir peur d'embrasser les cailloux du mur d'enceinte avec la corne des pieds, de se frotter les cuisses contre la canne, de s'épuiser en zigzags sur la poussière des kilomètres. Si on la dépasse, c'est que l'on a des jambes élastiques ou que l'on conduit un gros *loto*. Là, seulement là, arrivé à sa hauteur, on remarque les petits seins qui dansent avec assurance sous sa robe. Ces petits monticules qui obligent les bonshommes polis à s'arrêter. Il suffit que Léone leur dise quoi que ce soit avec une voix d'oiseau mignon pour qu'ils fondent sur son corps avec leurs offrandes. Sa *rob poussière* sert de voile au petit matin. Et quand parfois ses petits seins gonflent, elle mâche des plantes qui font pisser le sang. Son ventre s'assèche et redévient creux comme l'abîme.

Ce qui s'ensuit est une affaire de bonnes sœurs. Car ce sont bien elles qui traficotent les épousailles à l'aveugle dans leurs dos, aux filles qu'on élève tant bien que mal pour qu'elles deviennent des femmes comme il faut. Parce que tout le monde ne peut pas devenir l'épouse du vieux *gramoune* qui dirige le ciel et les étoiles, ça non. Parce qu'une femme doit être mariée à Dieu ou aux hommes, ça oui. Parce qu'une épousée ne pose pas de problème au monde et que le monde, il suf-

fit de le regarder un peu dans le détail pour voir que des problèmes, il en a assez. Le *diab*, tant qu'à faire, raconte à qui l'écoute qu'elle aimerait marier un riche Blanc, un descendant d'agriculteur ou de marchand, un *pied de riz* bien arrosé, avec un *loto* bien joli et une maison bien dure – oh oui, une grande et longue maison dominant une vaste terre gardée par une escouade de gigantesques tamarins. Le *diab* ne veut surtout pas d'un marin, alors elle partirait en courant. Sur le marché matrimonial, un marin ne vaut rien de mieux qu'un poète torturé. Tout juste bon à boire et à se laisser mourir dans la première enflure de la mer. Mais surtout, Léone veut un Blanc. Un mari blanc, c'est tout, pense-t-elle, ce dont les femmes noires ont besoin pour quitter cette île maudite et espérer devenir plus que ce qu'elles sont.

On a trouvé un homme. Le *diab* va être épousée. On accueille la nouvelle avec soulagement, considérant qu'avec un peu d'effort et beaucoup d'huile de coude, tout le monde, même les arbustes les plus hirsutes, peut trouver chaussure à son pied. Le *diab* se pavane, raconte à qui veut l'entendre que les terres de son futur mari couleront comme la lave jusqu'à l'océan. Il possédera des gens et des champs de canne. Il devra connaître du beau monde, le mari. Des banquiers. Des préfets. Des ministres. Et le vieux *gramoune*, celui qui dirige

le ciel et les étoiles, et qui semble, sur terre, les avoir tous oubliés.

*

La légende de La Buse, le pirate au nom d'oiseau, tout le monde la connaît. Elle existe et vit au travers de ses fluctuations infinies. Elî Joseph, que le monde surnomme Jo, est probablement le seul à les maîtriser, cette histoire et son spectre de variations, sur le bout des doigts.

Pour lui, tout commence dans une petite case en tôle, au creux d'un village de poche éloigné de la capitale, communauté recluse sur les hauteurs d'un cirque verdoyant. Dans le village, on raconte que Jo est un enfant particulier. Une créature hybride, fils damné d'une femme-poisson et d'un idiot.

Jo vit seul avec sa mère depuis que son père s'en est allé protéger la colonie voisine de Madagascar d'une attaque japonaise. Mais ce sont finalement les Britanniques qui ont pris les côtes malgaches d'assaut, tuant d'un coup une centaine de civils et de soldats. Depuis, on dit du père de Jo que c'est le dernier des idiots, car il faut l'être vraiment pour vouloir s'impliquer au point d'y laisser sa peau dans des affaires qui ne nous concernent pas. La mère de Jo est une créature de rivière. Une figure glissante qui s'échappe dès que

l'on tente de l'attraper à pleines mains. Pour avoir une chance de la voir reparaître, il faut savoir scruter les lits de cailloux, rester à l'affût des moindres soubresauts des eaux félonnes. Attendre, sans respirer parfois, que la surface aqueuse se plisse, se perce pour la laisser rejoaillir en pleine grâce et s'échouer sur le rivage de son lit. Il faut savoir reconnaître sa chance de pouvoir observer les moindres détails de sa silhouette d'écailles, sur laquelle le soleil et sa lumière déposent des milliers de gouttelettes miroir. Savoir se faire tout petit ensuite entre les *tantines* et les *gramouunes* qui défilent dans sa chambre les jours suivant son retour. Enduisent son corps de décoctions en tout genre en psalmodiant des vers guérisseurs.

Il faut savoir reconnaître sa chance de voir la femme-poisson se hisser sur ses deux jambes et tituber sur le sol de terre. Apprécier le chant qui coule de la source de sa bouche et applique sur le monde sa douce liturgie. Le chant des oiseaux *tuit-tuits* qui envahit l'esprit lorsque l'on ferme les yeux. L'ombre acérée des palmes qui, dominées par le vent, appliquent sur le visage des caresses maternelles. Car la présence de la femme-poisson est un refuge éphémère, menacé par des forces invisibles. Une pieuvre immense se tapit dans ses viscères et dans son crâne, déploie ses tentacules avec une lenteur sournoise. Au creux de la souffrance, la femme-poisson repart,

rassurant Jo de son retour prochain, guidé par les courants éternels de la rivière.

Depuis qu'il est tout petit, Jo habite avec aisance le monde des rêves. Lové dans ses songes, il officie à bord d'un trois-mâts. Autour de lui, les hommes s'expriment dans un mélange de français et de mauvais anglais. Ils plongent ensemble dans les récits de femmes et de poissons dont les courbes émoussent les récifs des îles au trésor. Les pirates évoquent sans les citer des répertoires entiers de divinités qui revendiquent la propriété des océans. Les plus pragmatiques content les affaires du jour. L'affaissement d'un mât. Le courroux du ciel que l'on attendait dans la journée et qui ne s'est finalement pas montré. Les tonneaux de viande, colonisée par la vermine. Le rhum qui coule dans les gorges comme du petit-lait et finira par manquer. Au plus fort de la traversée, alors que Jo balaie le pont et la cale, les gars éparpillent du bout de leurs godillots des kilos de sable sur le pont, pour ne pas glisser sur l'eau et le sang. Les armes et munitions volent dans les airs. Après les hommes, les canons se mettent à hurler, les planches du pont éclatent en plein visage de Jo, le projetant dans la moiteur de son lit, au milieu de la nuit.